1re ANNÉE — No 12 Le numéro, 8 cts Samedi, 13 Septembre 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Les numéros du mois de septembre paraîtront le 13 et le 27.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00 SIX MOIS - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	UN AN - - - Quinze francs. SIX MOIS - - - - 7 frs 50. Strictement payable d'avance.

La Bénédictine

Elle était au couvent depuis trois mois déjà
Et le désir divin grandissait dans son être :
Lorsqu'un soir, se posant au bord de sa fenêtre,
Un bel oiseau bâtit son nid, puis s'y logea.
Ce fut là qu'il vécut longtemps et qu'il mangea
Mais, comme elle sentait souvent l'ennui renaître,
La sœur lui mit au cou par caprice une lettre...
L'oiseau ne revint plus, elle s'en affligea.
La vieillesse neigant sur la Bénédictine
Fit qu'elle rendit l'âme, une nuit argentine,
Les yeux levés au ciel par l'extase agrandis :
Or, comme elle y montait, au chant d'un chœur étrange,
Elle vit, demandant sa place en paradis,
L'oiseau qui remettait la lettre, aux mains d'un ange !

EMILE NELLIGAN.

Montréal.



A nos amis

SIX mois se sont déjà écoulés depuis que LE JOURNAL DE FRANÇOISE a fait paraître son premier numéro. C'est peu de temps relativement à la durée des années, c'est beaucoup quand on songe au travail d'une organisation et aux écueils redoutables d'un début. C'en est assez toutefois, pour nous permettre de compter maintenant, comme abonnées, toutes les personnes qui ont reçu régulièrement le journal, et, auxquelles, nous tenons à présenter l'expression de nos remerciements pour cette sympathique marque d'intérêt.

Les commencements du JOURNAL DE FRANÇOISE ont été forcément modestes. Mais le temps améliore toute chose ; nos amis l'ont si bien compris, qu'ils n'ont pas voulu se montrer exigeants, sachant qu'avec les mois et à l'aide de la coopération, l'œuvre grandirait et produirait ses fruits. Ils ont voulu aussi, du moins nous aimons à nous en flatter, reconnaître que la volonté de bien faire, quand elle est soutenue par un travail constant et par une énergie persévérante, appelle l'appui d'un concours efficace.

Nous avons tenu à mettre notre revue sur un pied qui lui permit d'offrir ses colonnes aux écrivains les plus distingués, et nous pouvons affirmer que l'avenir donnera une collaboration toujours choisie et de plus en plus nombreuse.

Les articles parus jusqu'ici, à de rares exceptions près, ont été écrits spécialement pour le journal ; ces écrits inédits, préparés dans le meilleur français, ont un mérite qui attire peut être quelque attention.

Nous demandons donc à nos lecteurs de nous continuer leur indulgente bienveillance. Nous faisons de notre œuvre la leur,—elle l'est, en réalité, puisqu'elle est surtout canadienne—et nous serons heureuse de leur attribuer tout le succès qu'elle remportera.

De jour en jour, nous travaillons à l'amélioration et au perfectionnement du JOURNAL DE FRANÇOISE, et pour en arriver à ce résultat, nous ne reculerons pas devant les sacrifices qui en seront le prix. Et voulant prouver la sincérité de nos sentiments, nous annonçons une augmentations considérable, sous peu, dans le format de ce journal, ce qui permettra une plus grande variété dans les matières et un champ plus vaste dans les informations.

Encore une fois, nous comptons sur l'appui généreux et dévoué du public. Nous espérons qu'il nous approuvera dans la tâche gracieuse et saine de propager et de développer la littérature—la meilleure, la plus belle—celle qui distrait et instruit, qui attache davantage au sol qui l'a produite, et, qui se donne pour mission d'exercer une influence bienfaisante dans toutes les sphères de la société.

LA DIRECTRICE.

La chanson des nouveaux époux

LA SOLFATARA

DONNEZ-MOI votre main, dit-il, et marchons dans la coupe du cratère. Voyez-vous le feu qui s'échappe du sein amoureux de Cybèle et brûle l'atmosphère ?

—Je vois la terre recouverte d'une poussière blanche, semblable à la robe de noce que je portais il y a trois jours. La pureté du sol me charme.

—Elle me glace, dit l'époux

L'épousée ajouta :

—Les grondements de la Solfatare me font peur comme votre passion.

—Vous ne m'aimez pas.

—Je vous aime.

—Viens, dit-il en pressant les mains de la mariée, viens respirer ce qui manque à ton amour : un peu de flamme. Allons vers la bouche du volcan, et secouons la poussière virginale qui s'attache à nos pieds. Là-bas, le soleil est tout d'or ! Je veux te conduire, cette fois, à l'autel de l'hymen ardent.

Elle résiste, frissonnante, au bras qui l'enlace et l'entraîne.

—Toute cette blancheur est froide comme ta tendresse d'épousée : le volcan, murmura-t-il, la réchauffera.

Les parois du cratère s'enrichissent des morsures de l'arsenic, de la couche opulente du souffre. La terre s'entr'ouvre, fume par mille crevasses, des flots de pourpre jaillissent de l'antre incandescent la flamme débouche, par intervalles rythmés, d'une voûte resplendissante. Une chaleur intense s'échappe du sol et monte vers les nouveaux ép. ux qui la respirent embrasés.

A la coupe du cratère, la jeune femme boit l'ivresse des flammes terrestres. Les paroles de l'époux sont plus ardentes. Comme l'air frais aspire la chaleur de la terre, l'épouse nouvelle aspire la chaleur de l'amour.

—Avançons, dit-il : le cratère en feu est l'image de mon cœur.

—Avançons encore, dit-elle. Je ne veux plus me retourner. Là-bas, le sol est de marbre ; si je le foulais à présent, j'aurais froid !

Il noua son bras autour de la taille de sa compagne et l'entraîna dans une allée de chênes verts.

Enflammé, grondant comme la Solfatare, l'époux soulevait l'épouse, dont les pieds ne touchaient plus la terre.

Il traversa des massifs de lauriers-roses, écrasa les lis d'un jardin ; puis, emportant la jeune fille comme une proie, il franchit le versant de la Solfatare, et, sous les pampres suspendus, au bruit des baisers du feuillage des peupliers, l'amant ramena, enivrée, l'amante dans sa maison.

JULIETTE LAMBERT

(Mme ADAM.)

Les amies qu'on n'a jamais vues

N'AVEZ-VOUS pas été amené, soit par la demande d'un renseignement, soit par tout autre cause, à entrer en correspondance avec une personne inconnue, vivant très loin de vous ? Ne vous est-il pas arrivée d'en obtenir une réponse pleine de bonne grâce, telle que vous vous représentiez son auteur sous les traits les plus agréables, et qu'il comptait désormais parmi vos sympathies ?

Ce sont là de véritables événements, des *affaires*, comme on dit, dans la vie des âmes sensibles et délicates : l'imagination des solitaires et des malades y trouve des armes contre l'ennui.

***

Dans le cours d'un séjour, à Ottawa, il y a déjà quelques années, j'allais souvent à la Bibliothèque du Parlement, consulter des auteurs français sur un travail que je préparais alors. L'un d'eux surtout, que j'aimais à consulter plus particulièrement, me fournit une foule de renseignements des plus utiles. Un détail, cependant, échappait à ma curiosité. J'en parlai à M. Sylvain, le courtois assistant-bibliothécaire, qui me dit : "Ecrivez donc directement à l'auteur qui vit encore. Il sera plutôt flatté de l'intérêt que vous apportez à son ouvrage."

Je suivis le conseil. Quelques semaines plus tard, je reçus la réponse d'une main de femme. Le vieux savant, cloué par le rhumatisme goutteux, chargeait sa nièce et secrétaire de répondre pour lui. La réponse était si charmante, si pleine de cette bienveillance et de cette délicatesse qui décèlent partout la femme instruite et bien élevée que je ne pus m'empêcher de la remercier avec l'abondance du cœur, en me mettant à sa disposition pour tout ce qui pourrait l'intéresser de notre lointain pays.

Elle me répondit que rien ne lui serait plus agréable que des timbres du Canada pour ajouter à la collection qu'elle avait déjà commencée. Il s'ensuivit entre nous une correspondance très amicale et très charmante, du moins pour moi, car ses lettres étaient délicieusement écrites, intéressantes au plus haut degré, où l'on abordait tout, sauf la question de sentiment, quelque mal que je me donnasse pour l'y amener. Cette réserve m'imposait, et jamais, malgré mon vif désir, je ne pus me décider à lui demander quelque confidence sur sa vie intime. Mais qu'une même et commune sympathie nous unissait, cela ne faisait aucun doute ni à l'un, ni à l'autre.

***

Souvent, je rêvais aux rivières, aux collines, aux villes, aux océans qui nous séparaient, à cette étrange union, si vive et si forte, qui n'existait que par la grâce d'un échange de lettres et le lien de l'idée... Je m'étais fait cette persuasion que, dans une foule, je la reconnaîtrais à première vue, et nous avions convenus, en plaisantant, que si jamais la destinée me conduisait en France, ou elle au Canada, nous ne nous nommerions l'un à l'autre qu'après avoir laissé agir la divination du sentiment.

Ses lettres m'étaient devenues indispensables. Une fois, je ne reçus rien d'elle par le courrier au jour accoutumé. Elle fut deux mois, puis quatre sans m'écrire, malgré son exactitude. Je n'y tins plus, et je m'adressai cette fois directement à l'oncle. Je m'informai respectueusement de la santé de son "obligeante" secrétaire.

Je comptai les jours qui devaient m'apporter une réponse. Elle vint sous la forme d'un grand pli bordé de noir. En l'ouvrant, mes yeux tombant au bas de la page, ne virent que ces mots des lettres de faire-part : *Priez pour elle...*

Mais, c'est Elle, j'en suis sûr, qui prie pour moi, elle qui sait maintenant combien je suis malheureux....

PIERRE LE PASSEUR.

Lettre de Cacouna

Cacouna, 15 août 1902.

Ma chère Françoise,

DEPUIS si longtemps que nous vous attendons et que vous ne venez pas, cela commence à impatienter vos amies. Montréal est-il donc si captivant cette année que vous ne puissiez vous arracher aux délices de la métropole? Et pourtant, ma chère amie vous manquez des spectacles et des scènes qui vaudraient bien l'honneur d'une relation imprimée. Plus d'une fois, j'ai songé au plaisir que vous éprouveriez à être témoin des intrigues coquettes et rusées de Cupidon, qui est venu, lui aussi, passer la belle saison à Cacouna. Il est descendu armes et bagages dans une jolie villa au bord de la mer, et ne craint pas d'être indiscret en prolongeant un séjour dont la durée promet d'être plus longue que celle d'une villégiature ordinaire· Je vous avoue que je suis très reconnaissante à ce petit dieu de son voyage à l'eau salée, car nous lui sommes redevables de moments d'intime plaisir.

Dans cette maison bénie où se trouve un petit coin du ciel, il y a deux sœurs que pour l'intelligence de ce récit, je dois d'abord vous présenter.

Voici l'aînée, une jolie brunette de vingt ans, aux yeux noirs et aux longs cils, sur qui le petit dieu malin a dirigé d'un main sûre, les flèches délicieusement empoisonnées de son carquois! Elle est gravement atteinte, la pauvre enfant, mais comme toutes les malades qui souffrent d'un mal qui ne pardonne pas, elle s'illusionne sur son cas, et ne veut pas croire au sérieux de son état.

L'objet de ses soupirs et de ses angoisses est un jeune étudiant en droit de Québec, de passage à Cacouna, venu pour étudier la place, afin de savoir si elle ne serait pas dans un avenir prochain, favorable aux divisions et aux discordes. Louise, c'est le nom de notre héroïne, travaille à attirer le futur avocat dans les filets enchanteurs d'un amour partagé, se réservant, je suppose, après le mariage, les divergences d'opinion qui pourraient mettre à profit la science du droit que devraient posséder tous les maris.

L'amour étant un microbe essentiellement dangereux, Anne, la cadette, de trois ans plus jeune que sa sœur, ne lui cède en rien sous le rapport des visées matrimoniales, ce qui prouve une fois de plus la véracité de ces lignes si bien connues:

" A toute âme bien née," etc., etc.

Tout de même la jeune sœur a un immense avantage sur son aînée, attendu que l'élu de son cœur demeure à Cacouna même, ce qui procure à Anne une occasion permanente d'exercer ses talents de coquetterie, talents qu'elle possède d'ailleurs à un degré presque méritoire. Le monsieur en question joint à un physique avantageux, un état de fortune qui ne l'est pas moins, ce qui, vous le savez, n'est pas un obstscle à l'éclosion des doux sentiments. Le plus compliqué de l'affaire est que chacun de nos héros habite, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, du village, de sorte que l'embarras est grand quand il s'agit d'un tour de voiture à faire. L'une tire à droite, l'autre à gauche, et l'on se dispute à tel point sur l'opportunité des deux voies à prendre, que plus d'une fois, de concert avec une cousine de ces demoiselles, jeune québecoise en promenade chez elles et à qui je dois l'honneur deux fois goûté d'avoir fait leur connaissance, je cherchais en vain des yeux un chemin aûtre que celui du roi, et dont la situation dans l'ordre de la " rose des vents " put concilier les deux partis. A bout d'éloquence, Louise, quand c'est à son tour d'être lésée, descend de voiture, nous laissant en proie à un fou-rire maîtrisé à grand'peine, et ne tarde pas à disparaître derrière les rochers qui avoisinent sa demeure, et où il fait si bon, je suppose, rêver à ce qu'on aime.

Lorsque Anne est en cause, les choses se passent plus simplement. Après nous avoir laissées, elle se dirige sans fausse honte vers un coquet magasin gris perle où la sœur du financier sert de prétexte aux visites de notre jeune amie. Qui oserait nier que les sœurs des frères ne sont pas parfois des bénédictions....

Je ne vous ai pas encore dit que la cousine de nos héroïnes, Adrienne, inspire à celles-ci que l'amour rend farouches, une crainte qui, dans ce cas-ci n'est pas le commencement de la sagesse, mais celui d'une jalousie qui pour être flatteuse n'en est pas moins incommodante.

—Je suis prise entre deux feux, me disait en riant Adrienne, il y a quelque temps. Si je fais l'éloge du futur avocat, on me soupçonne de vouloir me l'accaparer; si je suis muette à l'égard du marchand, Anne devient de glace à mon endroit.

En filles de la ville peu gâtées sur ce rapport, Adrienne et moi aimons à courir les champs pour y recueillir et manger les fruits savoureux dont les plaines du bas de Québec abondent. Adrienne nous suit volontiers, habituée qu'elle est à se passer de son admirateur, lequel, en homme pratique, sait faire aller les affaires de finance avant celle de l'amour. Il n'en est pas de même de Louise qui, gâtée par M. l'Etudiant en vacance sait toujours faire valoir à propos ses talents de bonne ménagère quand elle prévoit que celui-ci ne fera pas partie de l'excursion. La semaine dernière nous décidâmes subitement un piquenique dans la forêt voisine, où se trouvent les framboises les plus succulentes que j'aie jamais mangées, ce qui aurait fait vos délices, Françoise, vous que les bonnes choses ne laissent jamais indifférente.

Pendant que la mère des héroïnes commandait la voiture, je vis Louise subrepticement glisser un billet dans la main de son petit frère, bambin de dix ans, qui, rompu apparemment à ce genre de communication, disparut en quelques minutes. Les préparatifs étaient terminés, et nous allions partir, au grand désespoir de l'auteur du billet en question qui s'évertuait à trouver mille prétextes pour retarder le départ, quand tout à coup nous vîmes surgir du fond de l'avenue, un jeune homme dont la vue fit rougir de bonheur la rusée Louise.

—Quelle idée, dit Anne, qui, devinant d'où venait le coup, n'était probablement pas fâchée de soulager un léger désapppointement; nous n'aurons jamais assez de place pour tout le monde.

—Tu aurais préféré un ballot de marchandises, je suppose, répondit la sœur aînée d'un ton moqueur.

—A tout prendre, reprit la cadette, ça n'aurait peut-être pas plus pesé qu'un avocat sans cause.

Louise allait répondre, et Dieu sait ce qui en serait résulté, si la mère de nos jeunes filles n'avait pas d'un signe fait cesser ce duel de mots, à mon grand regret, je vous l'avoue, et à celui d'Adrienne, que ces scènes amusent autant que moi.

Arrivées à destinations, celle-ci, histoire de taquiner sa cousine et de nous donner un quart d'heure comique s'empara du futur avocat, qui n'était peut-être pas trop fâché de la substitution, pendant que Louise, boudeuse, les suivait à quelque distance en refusant obstinément pour cause de fatigue, disait-elle, les invitations réitérées d'Adrienne de marcher à côté d'eux. Après quelques minutes, celle-ci jugeant que l'épreuve avait duré assez longtemps, prétexta son goût prononcé pour les "quatre-temps," petites baies rouges qui croissent sur le bord des savanes, et s'apprêta à les cueillir. Louise, oubliant sa prétendue lassitude, se hâta de rejoindre le jeune homme, et dans moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, l'avait entraîné hors des atteintes de sa rivale, pendant que Anne, témoin du manège, et regrettant sans doute de n'en pouvoir faire autant, chantait à tue-tête : Filez, filez, ô mon navire, etc, etc.

Et les choses en sont là. Notre futur avocat remontera bientôt à la ville pour suivre ses études de droit. Se souviendra-t-il longtemps de l'idylle ébauchée au bord de la mer ? Je le crois, car Louise, en femme qui connaît son affaire, a su trouver le meilleur moyen pour s'attirer le cœur d'un homme : flatter sa gourmandise, et Dieu sait que rien n'a été épargné dans ce but, depuis les petits gâteaux fins jusqu'aux crêmes appétissantes, dont la perspective m'a plus d'une fois fait regretter de ne pouvoir me substituer à l'amoureux toujours impatiemment attendu.

Quelle longue lettre ! aussi c'est votre faute. Ne m'avez-vous pas dit de vous raconter les nouvelles de Cacouna ? Mais, j'y songe, sont-ce bien ici les nouvelles d'une villégiature ? ou du potinage tout simplement ? Fermez l'œil, chère directrice, et insérez sans y regarder de trop près.

Les Allan ont donné un jolie *party* d'enfants il y a quelques jours. La grève servait de décors à ces charmants minois. Figurez-vous que pour donner plus de zest à la fête, on avait préparé un cadeau pour chacun des enfants, cadeau bien enveloppé et soigneusement enfoui dans les sables de la dune. Chaque enfant dut chercher son présent et ne prendre que celui qui était adressé à son nom. Que de cris joyeux ! de courses folles et de grands éclats de rire. Jamais je n'ai vu rien de plus gentil ! Oh ! le plaisir d'être petits.... mais pour quelques heures !

La température — car il faut vous parler du temps, s'améliore. Adrienne dit que le temps ne sera au beau fixe, que lorsque nous serons de retour à Québec, ce qui ne peut tarder maintenant.

Sur ce, je vous tire ma révérence,

QUÉBECOISE.

Aux Sportswomen

JEUNES filles qui aimez le sport, laissez-moi vous enseigner le véritable art sportique qui vous convienne, le plus hygiénique, le plus pratique et le plus utile à votre sexe qui soit jamais.

Pour délier les doigts et l'avant-bras, lavez ou essuyez la vaisselle, l'un est aussi bon que l'autre—et l'exercice des deux, admirable.

On ne saurait trop recommander la pratique dans l'art de faire les lits ; cela donne beaucoup de développement et de fermeté aux muscles. En étendant les draps sur le lit, en pliant ou dépliant le "confortable" les bras s'étendent aussi loin qu'ils peuvent aller, la poitrine s'élargit, les poumons se dilatent : c'est la santé qui entre à grandes poussées. Vous exercez également bien les épaules, le corps et les jambes en tournant les matelas ou en remuant les lits de plumes. L'œil et le sentiment de la symétrie se rectifient beaucoup dans la disposition régulière que l'on devra donner au couvre-pieds et aux dessus d'oreillers.

Quant au balai on ne saurait recommander de sport plus parfait et de meilleure distraction. Vous pouvez le manier, avec tout l'art désirable, dans les coins et recoins de la maison ; il arrondira davantage les belles épaules, donnera plus de souplesse à votre démarche, plus de grâce à l'ensemble de votre personne.

Chargez-vous volontiers des commissions des gens de la maison qui vous obligent de monter un escalier. Si votre mère a oublié ses lunettes dans sa chambre à coucher ou son mouchoir de poche à son cabinet de toilette, sollicitez le plaisir de monter les lui chercher. La montée ou la descente de l'escalier sont également salutaires et donneront à votre pas de l'élasticité et de la légèreté.

Si j'en avais l'espace dans LE JOURNAL DE FRANÇOISE, je consacrerais quelques colonnes à faire l'éloge de l'époussetage. Cela en vaut la peine. Suivez bien les différentes positions du corps dans l'action d'épousseter une pièce. D'abord, vous vous mettez sur les genoux et souvent sur une main encore, pour nettoyer à fond les boiseries, les tringles, puis vous vous levez sur le bout des pieds, bras en l'air afin que l'époussette aille aussi haut que possible ; souvent même quand il est emmanché d'un long manche, vous le promenez sur les murs et sur le plafond, puis, vous vous tortillez le corps de toutes les façons afin de dénicher la poussière des rosaces du fauteuil, ou des moulures des pieds de la table. Chaque muscle, chaque tendon sont, par l'époussetage, mis en opération et quelle jolie robustesse, cela vous donne à la longue. J'ai dit : à la longue ! Remarquez que c'est surtout à la répétition fréquente de ce genre de sport que vous devrez ce succès musculaire dont je vous parlais tout à l'heure.

Et pour terminer, si vous tenez à avoir ou à conserver un bon teint, soyez toujours de bonne humeur. Rien de pareil pour donner du brillant aux yeux, de l'éclat aux joues et de la fraîcheur aux lèvres.

CIGARETTE.

C'est une grande calomniée que l'*indifférence*.

On lui doit un panégyrique.

N'est-elle pas l'unique ressource des gens destinés à vivre ensemble, malgré l'ant pathie !

Ne lui devons-nous pas un grand nombre d'*excellents ménages*, et d'*amitiés inaltérables* ?

Une Femme

Un journal français, *La Fronde*, rapporte une étrange histoire, que je reproduis ici à cause du haut enseignement qu'elle contient :

Un chantier de maçonnerie à Odessa, en Russie, ruche de labeur et de peine. Le travail est dur, il est long, parmi les êtres qui vont et viennent courbés sur la truelle ou sous le poids des poutres, une princesse ! la princesse Hélène Zoulou Ridje, gâche du plâtre...

Dès six heures du matin à six heures du soir, ses mains incessamment font la rude besogne.

La princesse Hélène gagne environ quatre-vingts sous par semaine.

Il fut un temps où Hélène Zoulou Ridje vivait une autre existence. Mais, un jour, le malheur arriva et toute la fortune de la princesse sombra dans le désastre. Alors il arriva ce qui souvent arrive, quand la crainte de l'opinion n'est pas assez forte pour avoir raison des mauvais cœurs : les nombreux parents d'Hélène Zoulou Ridje l'abandonnèrent. Voilà comment celle qui connut les honneurs a pour uniques compagnons aujourd'hui des ouvriers en bâtiments.

Et cette vie demeurait anonyme. Un incident en fit découvrir le mystère. La princesse qui avait réussi, comme manœuvre, à gagner, à économiser lentement cinq dollars, eut ce dernier malheur de se voir dérober cette somme sur le chantier même. Elle déposa une plainte au commissariat et dut alors révéler son titre et son rang. C'est ainsi qu'on apprit la vérité.

Eh bien, voilà ce que peut faire une femme vaillante et brave, qui comprend que sa dignité, sa fierté, est surtout dans l'indépendance que donne un labeur honnête.

Elle aurait pu pleurer, s'attendrir sur ses maux, manger le pain que la pitié aurait sans doute fini par lui offrir, mais, à la rude tâche d'essayer à fléchir l'égoïsme humain, elle a préféré le travail, quel qu'il fût—et qui jamais n'abaisse.

La leçon mérite qu'on en profite.

A celles que le vent de l'infortune a jetées dans la misère, j'offre l'exemple de la princesse Hélène. Jamais en notre pays—heureusement !—la condition de la femme qui travaille ne peut devenir aussi misérable que celle dont je cite l'extraordinaire situation. A plus forte raison, la défaillance ne saurait être permise, le découragement toléré.

Le pain durement gagné, à la sueur de son front, a une saveur exquise que ne connaîtront point ceux qui n'ont pas faim. Quant au pain de la dépendance, celui-ci, dit Bernardin de Saint-Pierre, est amer et remplit la bouche de gravier....

FRANÇOISE.

L'influence d'une histoire

LES bonnes mères de famille, lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, me sauront peut-être gré de leur raconter une expérience personnelle qui leur aidera, j'espère, dans le soin de leurs enfants.

Toutes les mamans savent combien il est difficile, parfois, de laver les enfants. Il y en a qui semblent avoir l'eau en horreur, et, à l'heure des ablutions quotidiennes, Dieu seul sait tout le mal qu'ils donnent aux personnes chargées de les débarbouiller.

J'avais réussi à élever sans difficulté sous ce rapport, l'aîné de mes enfants doué qu'il était des meilleures inclinations, et, surtout, d'une excellente santé. Mais le cadet n'avait pas tardé à m'inspirer de vives inquiétudes. C'était un gaillard à l'œil vif, d'une imagination ardente, remuant et opiniâtre, et, qui faisait des scènes à tout casser à l'heure du bain.

Je compris qu'il avait un tempérament nerveux et excitable, et je voulus tenter de vaincre sa répugnance bien marquée par les caresses plutôt que par les menaces et les punitions.

Le remède, cependant, était lent et n'apportait guère de succès.

Dès que l'enfant fut en âge d'aller à l'école, cette aversion de l'eau sur son visage ou sur son corps, s'accentuant toujours, amenait des luttes violentes qui m'effrayaient presque, et ne manquaient pas de me laisser en but à un grand épuisement physique et moral. Je crois que je redoutais plus que l'enfant encore, le moment du lavage matinal.

Un jour que je racontais mes ennuis à une vieille amie de ma mère, en visite chez moi, elle me suggéra l'idée d'une histoire à raconter alors que l'enfant serait à prendre son bain. Puis, elle ajouta qu'on pouvait en outre, instruire très facilement les enfants de cette manière, et les soumettre à une discipline quelconque par ce seul moyen. Sans compter que l'on pourrait donner une tournure morale à l'anecdote relatée, en même temps que la rendre captivante à l'esprit.

Je sentis mon courage revenir en entendant ce conseil, que je jugeai tout de suite utile et précieux. Dès le lendemain, je tentai la nouvelle expérience : "Viens, dis-je à l'enfant, en l'entraînant à la chambre de toilette, je vais te raconter une belle histoire, où il y a des ours dedans."

Le petit me suivit sans récriminer, pour la première fois peut-être de sa vie. C'était déjà un succès. Je commençai mon récit en mouillant la serviette, et l'intérêt devint bientôt si palpitant chez mon auditeur que, les yeux attachés sur moi, il se laissa nettoyer les oreilles—son point le plus faible jusque là—sans paraître s'apercevoir de ce qu'il se passait.

Vous imaginez que je ne fus pas lente à revenir au même procédé les jours suivants, lesquels eurent constamment pour récompense les mêmes résultats. De plus, l'influence des histoires vraies entremêlées, par ci, par là, de quelques contes de fées, tout en servant le but du moment, contribuaient encore à cultiver une imagination ardente, à lui apprendre l'attention et la réflexion et facilitait l'étude des histoires, au stage du collège.

Je ris encore aujourd'hui en songeant à son enthousiasme devant l'héroïsme de Mlle de Verchères, à son chagrin de n'avoir pas été son "petit frère" pour lui aider dans le fort... Comme il les aurait culbutés, lui, les Iroquois ! Moi-même, me laissant parfois emporter par cette fougue généreuse, je ponctuais le récit des exploits canadiens ou français de coups de brosse trop prononcés, ou, les oreilles se frottaient alors très fort, mais, on grimaçait à peine et on se faisait plus brave de jour en jour.

Souvent après le récit d'un haut fait d'armes d'un héros de l'histoire, ou du succès qui couronnait l'étude et la persévérance d'un savant illustre, j'ai constaté chez l'enfant comme un réveil d'ambition et d'un désir général de bien faire.

Et je sens bien aujourd'hui que l'âge et l'expérience ont passé sur ma tête, que l'éducation d'un enfant restera incomplète s'il n'a pas appris dès sa plus tendre enfance, ces histoires qui aident tant au développement intellectuel des facultés. Et quand je parle d'histoires, je comprends encore les contes du "Petit Poucet," de "Cendrillon," de "La Belle au Bois-dormant" qui demeurent les poésies de l enfance et ses plus beaux souvenirs.

BONNE MAMAN.

Arthabaskaville, août 1902.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XXIV

Griefswald, 18 mai.

D'ailleurs, gracieuse princesse, nous ne trouverions rien à nous dire, s'il nous arrivait tôt ou tard de nous rencontrer en ce monde. Tout au plus, me demanderiez-vous si, pour mon voyage, j'ai eu de la pluie ou de la poussière, ; puis vous vous tourneriez vers votre illustre époux — (le coucou vous a déjà annoncé cette prochaine perspective) et vous lui diriez : —"M. le Professeur m'est déjà fort avantageusement connu par ses ouvrages."

Moi, j'aurais l'audace de vous examiner des pieds à la tête, ce que j'ai négligé de faire pendant ma courte visite à Rauchenstein, quoique je me fusse bien promis de constater jusqu'au numéro de vos bottines. Puis intérieurement je vous déclarerais "— très passable —" et la question serait vidée. Ne soyons pas romanesques, Ulric, ne faisons pas de sentiment ! Qu'aurions-nous donc tant à nous dire ? Du reste, la parole est froide, dit certain esprit de contradiction qui veut m'insuffler le bonheur, m'en pénétrer par son chant ou son regard. Cela ne réussirait pas mal sur un homme d'écorce aussi épaisse ! Quelle chance que je ne vous prenne pas au mot !

Qu'entendez-vous par "le regard." Faire comme les enfants, lorsqu'ils se disent : "Nous verrons lequel baissera les yeux le premier." Ces amusements d'écoliers ! Ce doit être un divertissement incomparable d'y initier un novice. Mais c'est au-dessous de la dignité d'un "socialiste". Souvent, lorsque je n'ai rien à penser, comme pendant mon cours, quand je m'abandonne au flot de mon éloquence, je me représente à quel point l'ennuyeuse monotonie de mes jours serait transformée si "Ulrique" était une véritable Ulrique, que je pourrais faire sauter sur mes genoux. Chaque fois que je rentrerais, je lui apporterais un fouet, des guides ou quelques jouets. Je regarde à présent tous les jours le misérable étalage de "l'oncle Jahn" afin de voir s'il a quelque nouveau chef-d'œuvre de Nuremberg. Pour toute éducation, je répéterais quotidiennement au jeune Ulrique jusqu'à ce qu'il en fût convaincu : "N'aie confiance en personne pas même en moi ; n'attache ton cœur à rien ; alors tu ne souffriras jamais." Souffrir fait tant de mal ! Mes parents ne m'ont pas jadis donné une assez forte dose de cette salutaire médecine ; j'ai gardé une partie de cette disposition maladive qu'on appelle sensibilité. Mon enfant traverserait la vie sans encombre, *mon* enfant, et pourtant je n'en voudrais point avoir qui fût vraiment à moi. Aussi les cigognes (vous croyez, j'espère, à la tradition des cigognes) volent toujours par dessus ma maison dans celle d'en face, et l'huissier du Conseil a vu naître hier son onzième héritier. Je lui ai envoyé en cet honneur trois bouteilles de champagne. Mine a trouvé que j'étais fort peu pratique, et a glissé dans le panier quelque chose de plus sérieux.

Votre aveugle — que j'ai d'ailleurs toute raison de vénérer—est cependant aveugle, lorsqu'elle dit : "—Vous donnez trop. — " Ulrique ne sait même pas ce que *beaucoup* veut dire, à plus forte raison, *trop*. Moi seul je le sais, malheureusement. Si je commençais à donner, j'accablerais l'univers, et vous, enfant, je vous étoufferais. Mais n'ayez pas peur ! Ulrique, trop donner ! Vous n'osez même pas dans votre correspondance avec votre Mentor, laisser transparaître un mot d'affection. Vous ne donnez rien et vous ne laissez rien prendre aux autres. Ce que je conquiers me fait toujours plus de plaisir que ce que je reçois en présent. L'enfant de mes rêves j'aimerais assez qu'il fût obstiné, pour pouvoir me montrer son maître. Par exemple, de mon canapé, je lui dirais : "— Viens ici, tout près de moi !"— Il refuserait, naturellement ; je répèterais mon ordre sans élever la voix, mais je le regarderais, de façon à l'obliger à venir. — "Veux-tu m'embrasser !" Encore non. Là-dessus, je le contraindrais de nouveau, et cela me plairait parce que le temps et le nombre des refus dépendraient de moi. Mais laissons ces absurdités !

Il m'est fort désagréable que vous ayez la visite de vos cousines ; (de quelles princesses s'agit-il ?). Je ne sais vraiment pourquoi, à moins que ce ne soit le pressentiment d'avoir cette fois plus longtemps à attendre. D'ailleurs la manie des confidences, entre jeunes personnes, m'est antipathique ; je suis sûr que toutes mes lettres seront exhibées, critiquées, tournées en ridicule. Non pourtant : je ne suis qu'un humble personnage, de la connaissance duquel on rougirait. Si j'étais le prince régnant de X ! ! !

Ulrique ne songe guère, cela va sans dire, à cueillir pour moi des feuilles de chênes bordées de rouge ! Ici, les chênes sont encore tout à fait chauves ; ils attendent que je mérite une couronne civique, pour se couvrir de feuillage ; ils attendront longtemps. Puisqu'Hulotte prétend que les pierres sur lesquelles tombent sans cesse vos rayons, sont le soir aussi froides que le matin, tournez ces rayons vers la mer. Je parie que le bassin de Greifswald serait sec dès le premier jour. Quelle belle pêche ! ! !

Votre ami, de mauvaise humeur,

BR. H.

XXV

Rauchenstein, 23 mai.

Mais je n'ai rien d'énigmatique, Monsieur Œdipe ; il n'y a rien à déchiffrer en moi toute ma personne est aussi simple que deux fois un font deux.

Alors pourquoi m'écrivez-vous ? Je dois depuis longtemps vous ennuyer ; et l'ennui vous inspire des pensées tyranniques. Ho ! ho ! pour contraindre quelqu'un, il faut être deux ; l'un qui veut et l'autre qui se laisse faire. Votre amie Ulrique dit à celà. "— Personne ne doit être contraint !— Elle reclame pour elle la liberté qu'elle reconnaît aux autres. Gardez-vous bien de venir à Cologne, ce serait la seconde rencontre ou j'aurais le malheur de vous infliger un ennui, le plus grand des malheurs, la plus insupportable des souffrances. Moi ! la causer à un ami ! Non ! ne venez pas à Cologne. Vous avez raison :

apprendre à se connaître est chose dangereuse. J'en ai récemment fait l'expérience. On n'a même pas regardé mes petites feuilles de chêne, aussi je les colle en couronne tout autour de cette lettre. Ne sont-elles pas ravissantes ? On a mis mes fleurs dans le couloir, parce qu'elles sentaient trop fort, baissé les rideaux de peur du soleil qui gâte le teint, et enfin sorti deux romans anglais, pour me les offrir. Là-dessus, des moqueries sans fin, quand j'ai dit que mon père ne me permettait pas de romans, et refus absolu de croire que je n'en lisais pas en cachette. Ulrique ! en cachette ! vous imaginez-vous cela ? J'ai été tellement offensée, que lorsque mes cousines m'ont demandé à quoi je passais mon temps, ce que je faisais toute la journée, j'ai répondu : — "Rien" — ; et comme elles continuaient à me tourmenter : — "Je cours dans les escaliers !" — Elles ont ouvert de grands yeux, haussé les épaules. Courir dans les escaliers, sans gouvernante ni femme de chambre à sa suite ! Quelle inconvenance ! Jamais Maman ne leur permettrait cela ! Je leur ai demandé si elles ne le faisaient pas en cachette. Elles m'ont pincé la joue, en disant que j'étais par trop impolie.

Et voilà cette visite dont je m'étais réjouie comme une enfant, d'une joie passant toutes les bornes ! Le soir, pour nous amuser, j'offris de coucher dans la chambre de mes cousines. On me mit un matelas par terre, et je leur proposai de les servir. Je démêlai leurs cheveux ; je leur ôtai leurs souliers. Cela dura jusqu'à une heure du matin, avec mille folies et mille plaisanteries. La femme de chambre reçut l'ordre de venir à huit heures. Je crus naturellement que mes cousines s'habillaient seules. En dépit de mon agitation, je dormais profondément jusqu'à quatre heures, puis je m'éveillai, et j'attendis pour voir si elles ouvriraient les yeux. A cinq heures, les oiseaux chantaient à tue-tête, mais chez nous c'était le nuit la plus profonde, derrière les volets hermétiquement clos. Lorsque six heures sonnèrent je ne tenais plus en place. Une de mes cousines ouvrit les yeux, regarda la pendule, dit : — "Encore deux heures !" — et se rendormit. J'attendis jusqu'à près de sept heures ; enfin je me glissa hors de ma chambre, et je montai bien vite ; j'étouffais surtout en voyant la belle matinée que j'avais perdue. Je précipitai ma lecture à mon père ; je raccourcis celle d'Hulotte pour avoir fini à neuf heures et demie. J'avais donné congé à mes enfants. Je ne voulais pas être tournée en ridicule.

Je pensais courir avec mes cousines dans notre forêt ; elles préférèrent visiter le château, surtout mon appartement. Cela ne me fut pas très agréable, car elles trouvèrent tout singulier, et ce qui me charme leur déplut. Les tilleuls rendaient la pièce trop sombre et leurs fleurs avaient trop de parfums ; les abeilles leur faisaient peur ; la vue était triste, mes livres pédants, mon papier à lettres commun. Tout le reste du château leur sembla lugubre à donner le frisson. La salle des chevaliers, avec ses voûtes en arêtes, ses colonnes et ses vitraux, leur fit un effet imposant de même que les oubliettes et les instruments de torture ; elles voulurent savoir la façon exacte de s'en servir. Je leur dit que mon père n'en avait jamais fait usage et que je n'avais aucune expérience sous ce rapport. Elle tenaient à se donner le plaisir de la peur et me demandèrent s'il n'y avait pas chez nous de revenants. Naturellement je répondis que oui ; un château sans revenants ne serait pas complet ; il perdrait de sa dignité et de sa bonne apparence. Je leur montrai un portrait qui sort la nuit de son cadre, et je leur fis une peur affreuse de la chambre d'Hulotte, en leur disant que, si on ouvrait cette porte on trouverait derrière, une vieille femme, vieille comme le monde, et qui ne remue jamais.

Il fut impossible de les décider à se promener avant la fraîcheur, et encore pour peu de temps.

Le lendemain était l'Ascension. Après l'office, nous fîmes une belle partie de campagne ; mais chaque fois que je croyais les voir stupéfaites d'admiration, elles ne regardaient même pas le paysage, et persistaient à me raconter le dernier roman anglais qu'elles avaient lu, d'une manière si confuse que je n'y comprenais rien. Il y avait une histoire de grande passion qui ne devait être sue de personne, et à laquelle tout le monde s'opposait ; puis des évanouissements, des larmes, des mystères, et finalement on se mariait. Je me demande pourquoi on écrit ainsi tout un gros volume dont l'intérêt est uniquement dans la dernière page, et pourquoi dans les romans, on ne parle jamais que d'amour. Il y a bien d'autres choses qui mérite qu'on les décrive. On devrait écrire un roman qui serait la vie, avec toute les difficultés, les soucis, les mésintelligences qui suivent le mariage. La vie ne cesse pas à l'heure où l'on est uni devant l'autel. Je leur dis quelque chose de cela. — "Oh ! alors, lis *Cranford* de Mrs Gaskell, on n'y parle que de vieilles filles. —" Ce n'était pas gracieux de dire cela, quand nous avons tant de vieilles filles dans la maison ; aussi l'une devint toute rouge, dès que l'autre eut lâché ce mot. Tout dépend de quel côté on regarde les choses. Ici je vis satisfaite et heureuse, tandis que mes cousines traitent Rauchenstein de vieux nid à hiboux.

Elles ne cessaient de me tirailler, de critiquer mes robes, mes chapeaux, ma coiffure, que sais-je encore ? Elles ont même voulu me coiffer à leur goût ; mais, sitôt que mon père m'aperçut, il me renvoya dans ma chambre, disant que j'étais un épouvantail. Je me débarrassai avec plaisir de toutes les épingles à cheveux qui me piquaient. Avec cela, il avait fallu si longtemps pour bâtir un tel édifice que j'en avais des crampes dans tous les membres. Où donc trouverais-je une heure pour cela dans ma journée trop remplie ? Je leur dis que j'étais une campagnarde, incapable de se façonner aux élégances des villes. Elles voient bien plus de monde que moi et devraient être accoutumées à toutes sortes de gens différents ; pourtant, elles ont été plus étonnées de moi que moi d'elles. Je n'aurais jamais osé les tirailler et les critiquer ainsi. Elles me trouvent originale ; qu'en dites-vous ? Originale ? Si elles n'avaient pas été chez moi, je leur aurais vertement répondu ; un original est un être dont la cervelle est mal organisée ; du moins c'est mon avis. Pensez-donc à ce qu'elles auraient dit, en apprenant que je suis maîtresse d'école et que j'écris à un savant.

(A suivre.)

Notes sur la mode

LA dentelle irlandaise, dont les motifs sont extrêmement artistiques, est fort en vogue. On s'en sert avec faveur pour panneaux, vestes, ou empiècements, ainsi que pour les entre-deux et les berthes.

Très portée la manche pagode s'élargissant du bas et ne comprenant qu'une seule couture.

Le boléro dit " coquet " se recommande par sa grâce et son élégance. On l'exécute en taffetas, moire, ou soie pongée dont la couleur peut être assortie à la jupe qui l'accompagne.

Les jupes nouvelles ne se distinguent pas des autres par de grandes modifications. On trouvera beaucoup de jupes posées sur des sous-jupes. Ces jupes sont toutes cerclées de plis rapportés, posés à intervalles réguliers, et dont le nombre peut être diminué à volonté.

Les jupes collantes ont conservé une partie de leur vogue ; quelques-unes sont boutonnées dans le dos dans toute leur hauteur.

Depuis que les corsages se font avec des manches demi-conques, le bracelet fait une ré-apparition. La variété dans la forme du bracelet est infinie.

L'écharpe directoire de dentelle en transparence sur mousseline de soie claire, et agrémentée de ruchettes de gaze, ou d'une étroite frange de soie, aura, dit-on, une vogue épatante. Sa beauté et sa légèreté prêteront un cachet d'élégance à toute toilette.

Les tours de cou, les boas et les ruches sont toujours en faveur ; seulement, le caprice veut maintenant qu'après avoir été portés très hauts autour du cou, ils soient plats aujourd'hui. Quelques ruches mêmes en mousseline de soie tombent de façon à donner l'idée de petites mantilles.

Les boas en plumes reprennent de la popularité ; on les veut très longs.

SMART.

LA Société de Propagande Coloniale Française vient de confier à M. J. B. A. Léo Leymarie, un confrère français depuis quelques mois à Montréal, le soin de former ici un groupe de cette Société sous le nom de " Groupe Montcalm." Le but principal de ce groupe sera de renseigner les conférenciers français sur notre vaste pays et de faire connaître ici les colonies françaises.

La dernière fée

(A ma jeune nièce de seize ans)

TRISTE journée d'automne....

Le vent fait rage. Les girouettes grincent. La pluie, fine, fouettante, se faufile jusque sous les contrevents. Et dans la chambre, près de l'âtre qui s'éteint, Suzette est assise, songeuse.

Ses yeux sont rivés aux charbons poudrés de cendres. Là, s'élèvent, et bientôt s'écroulent de fantastiques châteaux. L'esprit de Suzette les suit au pays des rêves, contrée magique où tout est frais, jeune, beau, riant....

Dès l'abord, la fillette s'y transforme. D'un seul coup de baguette, la fée, sa bonne fée à elle, la revêt d'habits soyeux. Dans ses cheveux blonds vient se placer la rose, et le ruisselet voisin lui montre son image : bien jolie, Suzette à son seizième printemps !

Jolie, sans doute ; mais aussi heureuse que belle. La chère vieille maison est sortie de ses ruines. Plus de porte branlante, de toiture effondrée... Au jardin, plus d'épines : des fleurs... des arbres .. des buissons verts...

Vive comme la gazelle, la fillette parcourt le domaine. . L'oiseau gazouille, la brise folâtre gaiement... Et, soudain, là-bas sur la route toute blanche, entre les hauts peupliers, un cavalier paraît, puis s'élance au galop de son cheval...

Au seuil de la maison, il s'arrête. Suzette a rougi. Ce cavalier, elle le reconnaît sans l'avoir jamais vu. C'est la fée, la bonne fée qui célèbre ses louanges. Il a tous les mérites... tous les courages... toutes les vertus, et il se nomme Charmant.

Il va de soi que la fée a parlé de Suzette au Prince. Mais le prince l'avoue, après avoir vu Suzette, que la fée ne l'a pas dépeinte ni si bonne, ni si belle qu'elle est réellement...

Dès lors, les faits se précipitent... Pour peu que la fée le veuille, la fillette et le cavalier se marieront avant la fin du jour...

Car elle est puissante l'enchanteuse, plus puissante que la marraine de Cendrillon !... Ni le vent, ni la pluie, ni la tourmente ne l'empêchent d'apparaître dans sa conque, couleur de rose, sur un nuage d'argent...

D'un coup de baguette elle nous transforme ; nous voilà jeunes, riches, beaux, heureux... Et puis, ô douleur ! nous retombons sur terre dès qu'elle nous laisse la dernière fée, celle qui survit à tout et ne nous quitte pas... la fée *Imagination* !...

JANVIER.

1er septembre 902.

L'art de faire le vin

Recette

Pour faire un vin de table avec le raisin bleu

Il faut :

1° Ecraser les grains, sans pour cela les détacher de la grappe, avec une presse, ou de quelque autre manière que ce soit ;

2° Jeter grains et grappes, écrasés, dans un tonneau qu'on a eu soin de mettre sur un escabeau haut d'un pied et demi environ, le tonneau ayant un robinet à trois ou quatre pouces du fond, afin de permettre aux déchets et au résidu de s'accumuler au-dessous du robinet, le tout disposé de manière à ce que l'on puisse soutirer le liquide sans déranger ni tonneau, ni escabeau, ni robinet, afin de ne pas troubler la limpidité du liquide ;

3° Jeter dans le tonneau, en même temps que les grappes écrasées, cinq gallons d'eau par cent livres de raisins ;

4° Laisser se former et monter le chapeau pendant une douzaine de jours ;

5° Après une douzaine de jours, tirer le liquide par le robinet, sans remuer ni agiter le tonneau ;

6° Mettre le liquide dans un autre tonneau ou dans le même, soigneusement lavé, ouvert par le haut et que l'on peut recouvrir d'un linge afin de mettre le liquide à l'abri de la poussière, avec escabeau et robinet comme il est dit plus haut ;

7° Ajouter en même temps, 2½ livres de sucre par gallon de liquide ;

8° Avoir soin que la température de l'appartement (60 à 70 degrés) ne varie pas trop, le vin se faisant très bien dans une cuisine, pourvu que l'on ne mette pas le tonneau trop près du poêle ou de la porte, et que la nuit, si on ne chauffe pas, on ait soin de couvrir le tonneau d'une robe de buffle ou d'une couverture ;

9° Laisser fermenter trois ou quatre semaines (quelquefois plus) jusqu'à ce

que le vin sorte, par le robinet, clair comme de l'eau de roche ;

10° Mettre le vin en baril, dans une cave assez fraîche ;

11° Le boire.

N. B.—Si l'on veut avoir un vin plus généreux, on n'ajoute que peu ou point d'eau aux grappes écrasées ; cependant, quand le raisin n'est pas assez sucré pour faire un vin agréable au goût, il faut encore ajouter au moins une livre de sucre par gallon de liquide.

Vins de fruits

Recette pour préparer à la maison une excellente boisson fermentée avec tous les fruits juteux, tels que groseilles, gadelles, cerises, framboises, fraises, mûres sauvages, bluets, cassis, etc., sans oublier les raisins de notre province, sauvages ou cultivés.

1° Cueillir les fruits au bon moment, c'est-à-dire assez mûrs pour qu'ils aient toute leur saveur, mais pas trop mûrs, puis les nettoyer avec soin en les débarrassant à la main des queues, tiges, feuilles, fruits gâtés, etc. ;

2° Ecraser les fruits dans un vase bien propre, à la main ou avec un pilon de bois ;

3° Placer les fruits écrasés avec le jus dans une cuve bien propre ; cette cuve peut être un tonneau placé debout et dont on a enlevé le fond supérieur ; au bas de ce tonneau on a eu soin de mettre un robinet et de placer à l'intérieur, sur l'ouverture du robinet, un balai de bois, ou une petite botte de paille maintenue en position par une pierre ou autrement ; ce balai est destiné à arrêter les parties solides des fruits quand on voudra retirer le jus par le robinet ;

4° Verser sur les fruits écrasés environ un gallon d'eau pour 8 à 10 lbs de fruits, et laisser macérer le tout pendant 34 à 40 heures, en mélangeant de temps en temps avec un bâton bien propre ;

5° Retirer le jus par le robinet et le verser dans un tonneau de fermentation ; pour ne rien perdre, presser la pulpe des fruits avec une presse si on en a, et verser encore cette seconde portion de jus dans le tonneau de fermentation ;

6° Voilà donc le liquide (jus et eau) prêt à recevoir le sucre. Ajouter à ce moment du bon sucre raffiné à raison de 3 lbs de sucre par gallon d'eau employée ; cette quantité doit être augmentée si le fruit est très acide, et diminuée si le fruit est par lui-même très sucré. Remuer pour bien faire fondre le sucre. (A la rigueur, la cassonade brune pourrait suffire pour un vin moins délicat) ;

7° Ajouter 1 once de crème de tartre par gallon d'eau employée ; cela se fait en faisant fondre la crème de tartre dans un peu d'eau bouillante ;

8° La température du liquide étant autant que possible de 75° à 80° Fahr. (chauffer la chambre où se trouve le tonneau, si c'est nécessaire), la fermentation commence après quelques heures, augmente rapidement et après 4 à 5 jours elle est assez avancée pour que l'on puisse soutirer le vin dans des tonneaux ordinaires placés horizontalement ;

9° La fermentation se continue et s'achève dans ces tonneaux qu'on a soin de tenir toujours pleins, et sur la bonde desquels on pose simplement le bouchon sans l'enfoncer ;

10° Lorsque le vin a cessé de travailler (ne dégage plus de bulles de gaz), on ferme la bonde et on laisse le vin reposer plusieurs mois, après lesquels on peut le mettre en bouteilles. Les bouteilles pleines devront être tenues dans une cave assez fraîche et couchées sur le côté.



EN GLANANT



Napoléon et les bals masqués

L'un des plus grands plaisirs de Napoléon était le bal masqué. Il y en avait à la Cour ; et, de plus, du temps de Joséphine, le ménage impérial se rendait incognito aux bals de l'Opéra. Un jour même, ils se perdirent et ne se retrouvèrent que chez eux, bien que l'impératrice ait intrigué son mari sans le savoir. Pendant quelques hivers ce ne fut qu'une succession continue de bals particuliers où le masque était de rigueur.

Seulement, il n'était pas possible à l'empereur de passer inaperçu parce qu'on le reconnaissait facilement à son habitude de croiser ses mains derrière le dos.

Pour favoriser les imprévus et imbroglios, on installait un magasin de costumes où les invités pouvaient en changer plusieurs fois. Grâce à ces déguisements variés, l'empereur espérait reprendre son incognito ; mais ses malheureuses mains le trahissaient toujours.

Seuls, les courtisans avisés savaient ne pas le reconnaître... Et une dame de la cour à qui Napoléon déguisé en chienlit, adressait quelque galant compliment ne craignit pas de s'écrier, sûre de flatter l'impériale manie : Il y a vraiment des gens qu'on ne devrait pas laisser entrer !

Ce soir-là, la joie de Napoléon ne connut pas de bornes.

Un président simple

Le président Théodore Roosevelt doit une partie de sa popularité aux Etats-Unis à la simplicité de son caractère, à la jovialité de ses manières.

Il y a quelques jours, il se rendait, précédé et suivi des autorités municipales et académiques, au Memorial Hall où on devait lui remettre le diplôme de *Doctor juris honoris causa* que vient de lui conférer l'Université de Harvard. En route, il aperçoit, au premier rang des curieux, un vieil original John, " le marchand d'oranges " qui est, depuis des années, l'ami de tous les étudiants de l'Université de Harvard. Aussitôt le Président s'arrête, fait stopper tout le cortège officiel et, tendant la main au marchand d'oranges :

—Hallo, John, vieille branche, tope là !

Et John, de la façon la plus naturelle, donne un vigoureux shake-hand au Président, en lui disant :

You are all right, Teddy !

(Teddy est le diminutif de Théodore).

Et la foule poussa des hourrahs.

LE PUBLIC a raison d'être pleinement satisfait de la saison que lui ont donnée les directeurs du Parc Sohmer. Espérons qu'elle a été assez fructueuse pour les dédommager des grands frais qu'ils ont dû encourir pour offrir aux spectateurs autant d'amusements et une mise en scène aussi soignée. On ne connaît pas de pays où un programme soit aussi varié et aussi complet pour la modique somme de dix sous.

❋ PAGE DES ENFANTS ❋

Propos enfantins

Pour les petits neveux et petites nièces de Tante Ninette

Dis, pourquoi, mon enfant, sembles-tu soucieux ?
Que se passe-t il donc dans ton âme chérie :
Serais-tu mécontent, ennuyé, malheureux ?
Viens ici, dans mes bras, dis moi tout, je t'en prie.

—C'est que.... je veux au ciel m'en aller un moment
Baiser le bon Jésus et petit frère Eustache,
Les prier de bénir mon papa, ma maman,
Leur apprendre à jouer tous deux à cache-cache.

Tu me dis que là-Haut, on a tout ce qu'on veut,
Va ! je te reviendrai les poches, les mains pleines,
De bonbons, de gâteaux, de tout ce dont on peut
S'emparer dans le Ciel, pour adoucir les peines.

—Mais pour cela, mon fils, il te faudrait mourir,
Te coucher pâle et froid dans une tombe noire,
Qu'ensuite dans la terre il nous faudrait enfouir...
Tu souris ? Pauvre enfant, tu sembles n'en rien croire.

—Mourir ? Vois donc, là-bas, ces petits oiseaux bleus
Atteignent bien le Ciel sans que nul les enterre.
Avec des ailes, dis, ne pourrais-je comme eux
M'y rendre ainsi, maman, sans être mis en terre ?

BELLA.

Montréal, 24 août 1902.

Causerie

LA légende si gracieuse que je vais vous narrer, chers petits amis, m'a été racontée par une de vos cousines les plus dévouées et je l'ai trouvée si jolie, si touchante que je me suis bien promis de vous la redire, sûre d'avance que vous saurez bien en apprécier toutes les beautés.

Savez-vous quand et pourquoi les colombes du bois ont un demi-collier sur leur gorge blonde ? Voici ce que dit à ce sujet la légende :

" Un jour, le petit Jésus-Christ, ignorant encore sa divinité, se promenait dans les champs avec son cousin, le petit saint Jean. Ils rencontrent deux autres enfants, qui se disputaient pour la possession d'une colombe, qu'ils avaient prise au piège. Le petit Jésus intervient et si doucement réclame la liberté de l'oiseau, que celui qui la tenait ouvre la main et le laisse s'envoler. Mais l'autre, furieux, se baisse, prend une pierre, la lance sur la colombe qui fuit à tire d'ailes. L'oiseau tombe, la gorge entr'ouverte par le coupant de la pierre. Alors le méchant, ramassant sa victime, la jette aux pieds de l'enfant Jésus en lui disant : " Tiens, rends-lui la liberté, maintenant qu'elle est morte."

L'enfant Jésus ayant pris la colombe et la baisant avec attendrissement ; " Ah ! fit-il ; si j'étais le bon Dieu ! "

Or, voilà que comme il parlait ainsi, soudain sous ce baiser la colombe se ranime, regarde autour d'elle, ouvre ses ailes et s'envole vers le ciel.

Alors les enfants ébahis, étonnés de ce miracle, demandent à l'enfant Jésus : " Es-tu donc le bon Dieu, toi qui as ressuscité la colombe ?

Moi, fait l'enfant Jésus, je ne sais pas." Mais en ce même moment les enfants entendirent un bruit d'ailes. C'était la colombe qui, volant dans un rayon de vive lumière, vint se poser sur le front du petit Jésus. Et la colombe, toute blonde auparavant, avait alors un demi-collier brun sur sa gorge.

Et pendant que la colombe descendait dans l'air, une voix douce disait : " Je suis le bon Dieu du ciel, et celui-ci est mon fils qui a ressuscité la colombe par son baiser de compassion et d'amour."

Et ce serait depuis ce moment qu'il y a sur la gorge blonde des colombes un demi-collier brun, en souvenir de la blessure que le petit Jésus a guérie par son baiser de compassion et d'amour."

N'est-ce pas que c'est gentil ?

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Réponse à chercher

Le cheval hennit, le chien aboie, le lion rugit, le coq chante.... Que fait le cerf ?

Charade

Mon premier monte vers les cieux
Sublime et majestueux ;
Mon deux est une monnaie
Avec laquelle l'Espagnol gage ;
Mon ent er au Canada, cité (ville)
Détient certes, la primauté.

Petits dialogues

Prenez-vous beaucoup de poisson dans cette petite rivière ?

—Ça dépend du meunier.

—Comment du meunier ?

—Oui, il défend parfois de pêcher.

—Alors quand on empêche, on n'en pêche pas, et qu'on n'empêche pas on en pêche.

Voyages personnels

(*Ecrits pour la page des Enfants*)

AUJOURD'HUI nous allons faire visite à une intéressante famille écossaise, ce qui complètera notre court séjour dans ce pays enchanteur. " Mais où nous menez-vous ? Vous n'allez pas nous faire traverser les mers encore ? Songez au long trajet qu'il nous reste à faire pour regagner notre home canadien !" Tranquillisez-vous, mes enfants, dès ce soir, si vous le voulez, vous rentrerez au bercail. Et maintenant regardez autour de vous : Nous sommes sur un îlot rocheux, situé sur l'embouchure du " Forth of Forth " avec la Mer du Nord—la lune se lève sur les " Lammermoors," qui ondulent à perte de vue, tandis que sur la côte opposée, les collines de Fifeshire ferment l'horizon. Les îles de Fidra et de May projettent par intervalle leur phare lumineux qui se reflètent sur la surface des eaux. Nous sommes sur le "Bass Bock," roc isolé qui jadis servait de prison aux criminels ; à une demi lieue de l'îlot se dessine la sombre silhouette de Tantallon Castle, perché sur un promontoire escarpé. Ce n'est plus qu'une ruine à présent, mais ses murailles massives, et ses formidables dongeons sont comme un écho de ses beaux jours évanouis, quand W. Scott en chantait les louanges dans " Marmion." Et les visiteurs que nous étions venus voir ? Les voici, tous blancs et neigeux, les mamans veillant sur leur unique progéniture. En somme, ce sont de grands oiseaux de mers "Solan geese" tenant de la mouette et de l'oie qui depuis des siècles ont élu domicile sur ce roc solitaire, ou encore dans les Hébrides. Ce sont les seuls endroits où on les trouve ; les oiseaux-mères couvent un seul œuf, non dans un nid mais sur la pente escarpée du rocher, où elles sont rassemblées par centaines et ne se dérangent pas d'un pouce pour un intrus ; on peut les toucher de la main sans qu'elles bougent.

Mais ce qui est curieux chez ces oiseaux, c'est que le 1er novembre, ils

PAGE DES ENFANTS

s'envolent tous vers le sud et passent l'hiver à Madère.

Tout comme chez nous, n'est-ce pas ? Sont-ils friands de soleil messieurs les "Solan Geese" ? Le 1er mars, jour pour jour ils reviennent à leur solitaire demeure, tandis que les "jeunes" (leur enfance et adolescence durent quatre ans) arrivent seulement le 1er août pour deux mois de pêche.... Les ombres s'allongent, et comme nous ne sommes pas d'aussi habiles nageurs et planeurs que les habitants des Bass Rock, force nous sera de nous envoler vers le terrain des vaches......

Sur ce, je vous dirai sinon adieu, du moins au revoir, mes petits amis, tout en souhaitant que vous ayez joui autant que moi de nos excursions à travers les plaines fleuries de l'Angleterre, et les landes couvertes de bruyères de l'Ecosse.

CHRISTINE DE LINDEN.

Petite poste en famille

REMRCIMENTS sincères à *maman d'Antoinette*, et mille pardons pour le mal que je lui ai donné.

Que *Comtesse d'Isaure* ne me boude pas, je suis toujours heureuse d'avoir de ses nouvelles quand même je ne le lui dis pas. A bientôt, n'est-ce pas charmante comtesse.

Anne-Marie Trifluvienne. La communauté des Sœurs la Miséricorde fut fondée à Montréal en 1846, par Mgr Bourget et Mme Vve Jetté, en religion Sœur Marie de la Nativité. Sœurs de Sainte-Croix, par une religieuse de cet ordre en France, en 1847. Les Dominicaines, par St. Dominique. Sœurs de la Présentation, par Mme Rivier, à l'époque de la Révolution. Sœurs de Sainte-Anne, par Monseigneur Bourget, à Vaudreuil, en 1848. Sœurs du Bon Pasteur, par le Rév. Père Eudes, en France, en 1600. Arrivèrent en Canada en 1844. Frères de Saint-Viateur, en 1828, par l'abbé J.-Louis-Marie Querbes, prêtre séculier, en France. Frères de Saint-Gabriel, par le P. Grignon de Montfort, en France, en 1705. Frères Maristes, par M. de Champagnat, en France, en 1817.

Les patriotes qui furent pendus en 1837 sont : Cardinal, Duquette, De-Lorimier, Robert, Amable et Charles Sanguinet, Frs. Nicolas, Amable Daunais, Hindelang, Narbonne, Decoigne et Hamelin.

Fleurette de Saint-Jérôme s'est trompée, les pièces de théâtre composées par Mme Dadurand sont certainement chez Beauchemin. Ce libraire me l'a assuré. Il serait mieux pour toi de t'adresser là directement, petite mie.

Remerciements bien sentis à *Bella* qui m'a envoyé là la plus délicieuse petite poésie que j'ai lue depuis longtemps. Elle intéressera d'autant plus mes petits lecteurs, que ces propos ont l'avantage d'avoir été vraiment vécus.

Je demande à trois de mes petits amis, parmi les lecteurs les plus fidèles de *Tante Ninette*, c'est-à-dire *Rose-de-Mai*, *Fleurette* et *Maurice Bauset*, de m'envoyer pour le prochain numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE une narration sur les évènements qui leur ont été les plus agréables dans le cours de leurs vacances. On a dix jours pour faire cette composition.

TANTE NINETTE.

VARIETES

L'hôtel des nains Il existe de par le monde un hôtel où tout le service est fait par des nains. Bien plus, cet hôtel appartient à deux nains. M. et Mme Dot, qui, avant de devenir propriétaires, se sont montrés dans la plupart des cirques et fêtes foraines en Amérique. C'est à White Plains, dans l'Etat de New-York, que se trouve ce curieux domaine des nains. Le patron de l'hôtel, qui est âgé de trente-deux ans, ne mesure que 77 centimètres de hauteur exactement. La femme, à peu près du même âge, est à peine un peu plus grande que lui ; elle est, paraît-il, jolie comme une poupée. Ce ménage de nains a une fille, un bébé microspique, actuellement âgée de trois ans, très bien constituée.... mais elle n'a que 40 centimètres de hauteur.

Tous les domestiques, hommes et femmes, cuisiniers, maîtres d'hôtel, etc, n'ont pas plus d'un mètre de taille.

Le soldat centenaire Parmi les volontaires ottomans qui ont pris part à la dernière guerre gréco-turque, se trouvait un nommé Hadji Aliaza, courageux soldat de 110 ans !

C'était la septième fois que ce patriote affrontait les dangers de la guerre, et avec lui, cette fois-ci, marchaient ses quatre fils.

Cette histoire semble copiée dans quelque récit du temps de la chevalerie. Ne dirait-on pas d'un nouveau Turpin et des quatre fils Aymon ?

Contingent canadien retour d'Afrique Relevé sur le cahier des punitions d'un soldat canadien :

Deux jours de consigne au soldat Homard, pour avoir recousu un bouton avec du fil blanc et s'être servi d'encre rouge pour le noircir ! !...

M. de Calinaux, le député bien connu, n'est pas partisan des oraisons funèbres. "Pour moi, dit-il, je suis absolument décidé : je veux *qu'on m'enterre* SANS COMMENTAIRES.

—

Au cours d'astronomie des jeunes filles :

—La lune est-elle habitée ?

—Au moins une, monsieur le professeur.

—Et laquelle, mademoiselle ?

L'élève, rougissante :

—La lune de miel...

—

Logique enfantine.

Le chat ronronne devant la cheminée.

—Oh ! maman ; s'écrie Jeanne, enlève le chat, il va brûler.

—Pourquoi ? il dort.

—Mais non, tu entends ! il commence à bouillir.

—

Mot d'enfant

Une petite fille dont la mère va se remarier, disait à l'une de ses petites camarades :

—Tu sais, je vais avoir un papa tout neuf.

Bloc-Notes

LES admirateurs de Laure Conan, notre grande femme de lettres, attendent avec impatience son dernier roman, "L'OUBLIÉ." J'ai la satisfaction de leur apprendre que la seconde édition de cette œuvre doit paraître incessamment, et qu'elle sera mise en vente tout aussitôt après son apparition, c'est-à-dire vers la fin de septembre.

Les critiques ne devront pas perdre de vue que la première édition de "L'OUBLIÉ" a été enlevée, par vente privée, par des amis des lettres, anxieux de prouver à l'auteur, leur admiration pour son beau talent en même temps que d'encourager, d'une façon tangible et partant plus pratique, une aussi magnifique et saine littérature.

Ceci est un succès sans précédent dans l'histoire des lettres canadiennes — peut-être même dans l'histoire des lettres de tous les peuples, qu'une édition ait été ainsi écoulée avant même d'être mise sur le marché, et j'en félicite chaudement l'écrivain.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE doit lui-même une dette de reconnaissance à Laure Conan pour la collaboration distinguée dont elle l'a gratifié depuis sa fondation. Dernièrement, encore, elle a écrit, spécialement pour cette feuille, une courte esquisse sur sainte Rose de Lima, la patronne de l'Amérique, dont la publication sera bientôt commencée.

Les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE—ainsi que sa directrice d'ailleurs—auraient peut-être préféré une production écrite dans une note plus mondaine, mais la plume de Laure Conan sait donner tant de charmes à ce qu'elle touche que toutes peuvent être assurées d'avance, quelque soit l'ascétisme du sujet, d'une lecture captivante et pleine d'intérêt.

***

Au cours des pompes d'un mariage, célébré dernièrement, le R. P. Adam, S. J., dans la remarquable allocution qu'il adressa aux jeunes époux, a fait remarquer que, "si l'homme avait été fait de simple boue, la femme, elle, a été faite de boue *perfectionnée*."

Il n'y a peut-être pas de quoi s'en vanter, cependant, il reste bien des raisons pour que cette concession soit agréable à "ce sexe auquel tout homme doit sa mère."

***

M. le sénateur Poirier, l'un des orateurs de la grande convention acadienne, a dit une de ces paroles, qui, à elle seule, vaut un long poème :

"Je conserve l'espoir, s'est-il écrié, que le jour viendra où tous les descendants des Français au Canada, célèbreront le 24 juin comme leur fête nationale."

Ah ! le beau moment où d'un bout à l'autre du Canada, depuis les frontières de l'Alaska, jusqu'aux confins de l'Acadie, toutes les aspirations, tous les cœurs s'élèveront à l'unisson pour fêter notre chère patrie et le beau ciel qui la recouvre....

FRANÇOISE.

Histoire des mots et locutions

LES mots *brocanter* et *brocanteur* prirent, dit-on, naissance au XVIIe siècle. Ménage qui les avait vu introduire dans la langue de son temps était au désespoir de mourir sans en avoir pu connaître l'origine.

Burchard, bénédictin qui fut nommé évêque de Vienne en 1012, par l'empereur Conrard, était un prélat d'une grande érudition. On a de lui *Le grand volume des décrets* en XXII livres. Les auteurs le nommèrent *Burcardus* ou *Brocardus*. Or comme son ouvrage est rempli de sentences et d'une critique souvent assez maligne, on donne le nom de *Brocardi* à ces réflexions et à certains traits malins qui blessent l'amour-propre.

***

Le mot *gibet* est un dérivé du mot arabe *Gebel*, qui signifie *montagne*. Anciennement les exécutions se faisaient sur les lieux élevés, afin que l'exemple fût vu de plus loin.

***

C'est à l'abbé de Saint-Pierre, l'auteur du *Projet de paix perpétuelle*, que nous devons le mot *gloriole*, si bien adapté à un sentiment de vanité puérile qui se nourrit des plus faciles chimères.

***

Des commentateurs ont vainement recherché l'origine de cette façon de parler assez commune : "Cela se fera malgré lui et *malgré ses dents*."

Or, malgré ses dents, qui n'a aucun sens explicable, est tout simplement une contraction vulgaire et vicieuse de *malgré ses aidants* (malgré l'aide que tels ou tels pourraient lui prêter.)

Quelque chose d'analogue a eu lieu pour une autre expression très usitée : "Je ferai cela de *grand cœur*, je consens de *grand cœur*," entendons-nous dire souvent. Et nous demandons ce que la *grandeur* du cœur peut avoir de commun avec le sentiment qu'on entend exprimer ainsi. Pour avoir la clé de cette espèce d'énigme, il faut se souvenir que jadis on disait de *gréant* cœur ; gréant est devenu *grand*, et par une simple conformité de son, l'idée primitive est restée à un mot dont le sens est tout autre.

***

Assommer vient du latin *somnus*, sommeil, et signifiait autrefois : *ad somnum mittere*. Le sens primitif est resté à ce mot quand il s'agit des effets d'une lecture ou d'un discours. Exemple ce passage du *Misantrope :*

...Je lui disais moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,

***

La langue arabe est si riche qu'elle a, dit-on, mille mots pour exprimer l'épée, cinq cents pour le lion, deux cents pour le serpent, quatre-vingt pour le miel, etc.

Le prochain numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE publiera une critique impartiale et juste des théâtres français, qui commencent en ce moment leur saison, à Montréal.

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme.

VOLTAIRE.

Quand un homme dit souvent : "Je ne sais pas cela !" il y a des chances pour qu'il soit très instruit.

EUG. MARBEAU.

Belle parole d'un égoïste :

On a des amis, n'est-ce pas ? c'est pour s'en servir.

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

La Caisse Nationale d'Economie

Les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE apprendront sans doute avec plaisir que le Capital de la Caisse Nationale d'Economie est maintenant de

$70,000.00

La Caisse va porter cette année à accumulation plus de **$3,005.00** d'intérêts, et il n'y a aucun doute qu'au 31 décembre prochain le Capital sera près de

$100,000.00

Nous sommes persuadés que nous intéressons nos lectrices en leur faisant suivre les progrès de la Caisse Nationale d'Economie car elle est la seule Société qui admet

Les Femmes et les Enfants

sans examen médical, ni aucune autre formalité, et donne les mêmes avantages qu'à toute autre personne du sexe masculin.

Toute mère de famille pourra facilement épargner 25c. par mois pour s'inscrire à la Caisse et inscrire chacun de ses enfants lorsqu'elle saura que la

La rente payée

après 20 ans de sociétariat sera suffisante pour pouvoir rencontrer les dépenses indispensables de l'existence.

Demandez les prospectus à

ARTHUR GAGNON,
Sec.-Trés.,
Monument National, Montréal,

ou aux autres bureaux établis par la Société.